

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$2.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6^{ÈME} ANNÉE, No 292—SAMEDI, 7 DECEMBRE 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE DUC DE SPARTE, PRINCE HÉRITIER DE GRÈCE



SOPHIE DE PRUSSE, SŒUR DE L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE



CARLOS IER, ROI DE PORTUGAL



AMÉLIE D'ORLÉANS, REINE DE PORTUGAL

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 7 DECEMBRE 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Nos primes.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Montréal : Chronique du feu, par E.-Z. Massicotte.—Poésie : Sonnet, par Pamphile LeMay.—Jeux de Salon.—Poésie : Pour l'album d'une jeune femme, par Frid Olin.—A travers le Canada : Eglise de Notre-Dame de Lourdes de Montréal.—Promenade à travers l'Exposition-Universelle, par P. Colonnier.—Nos gravures.—Étymologies, par Hector Servadec.—Connaissances utiles.—Mort d'un vieux moine (avec gravure).—Les neiges.—Feuilleton : Les mystères de Panama (suite).

GRAVURES : Le duc de Sparte, prince héritier de Grèce.—Sophie de Prusse, sœur de l'empereur d'Allemagne.—Carlos Ier, roi de Portugal.—Amélie d'Orléans, reine de Portugal.—L'église de Notre-Dame de Lourdes de Montréal.—Intérieur de Notre-Dame de Lourdes de Montréal.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront la tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

SOIXANTE-DIX-HUITIÈME TIRAGE

Le soixante-dix-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de NOVEMBRE), aura lieu SAMEDI, le 7 DECEMBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



* * Ce bon dom Pedro va donc pouvoir se livrer exclusivement à ses chères études scientifiques, dont il ne se détachait qu'avec peine pour s'occuper des affaires politiques qui l'ennuyaient beaucoup.

Ce résultat, dû à ce que l'on est convenu d'appeler une révolution—terme auquel on a attaché une signification étrange, synonyme de massacres et de sang, alors qu'elle veut dire souvent et tout simplement innovation ou changement—a été obtenu de la manière la plus simple du monde.

Dom Pedro II (Jean-Charles-Léopold-Salvador-Bibiano Francisco-Xavier de Paula-Leocadeo-Michel-Rafael-Gonzago de Alexandara), avait été élu empereur du Brésil à l'âge de six ans—on peut être roi à tout âge—et fut déclaré majeur à quatorze ans, presque à son insu par conséquent, ce qui ne l'empêcha pas, grâce sans doute à l'éducation toute démocratique qu'il avait reçue de son précepteur, de devenir plus tard un bon roi et, qui plus est, un homme instruit, éclairé et ne se faisant aucune illusion sur la durée des pouvoirs que le peuple lui avait donnés.

Dom Pedro fut un bon roi, car s'il se contenta de régner et s'il s'abstint de gouverner, c'est grâce à son influence que des réformes vraiment libérales furent opérées dans son empire.

Cet empire avait été créé dans de singulières circonstances.

Son grand-père, Jean VI, roi de Portugal et du Brésil, qui avait eu pas mal d'aventures, donna un beau jour la régence du Brésil en lui disant : " Mon fils, conserve le Brésil attaché à la couronne de Portugal tant que tu le pourras ; mais si la chose devient impossible, conserve-le pour toi-même."

Certes, l'avis était d'un bon père, mais il semble tomber de la bouche d'un singulier roi ; mais, vous le savez, les monarques, comme les plus simples cultivateurs, pensent aussi parfois à caser leurs propres enfants le mieux possible, et tant que les intérêts de mon pays ne seront pas lésés, je ne trouverai jamais trop à redire à ce raisonnement.

Dom Pedro I, qui voulait être roi tout seul, saisit la balle au bond et garda le Brésil. Il avait constaté que les Brésiliens ne voulaient plus de Jean VI, comme on voit aujourd'hui qu'ils ne veulent plus de dom Pedro II et tous deux en profitèrent, l'un pour accepter la couronne, l'autre pour la déposer moyennant finances.

* * C'est, en effet, chose assez curieuse que de constater comment ces deux révolutions se sont opérées facilement, sans effusion de sang, ainsi du reste que s'est faite celle de 1870, en France.

En serait-on arrivé à changer de forme de gouvernement sans s'entre-tuer ? Si oui, tant mieux.

On raconte déjà, je ne sais si le fait est vrai, que dom Pedro II avait un peu préparé lui-même les événements qui viennent d'avoir lieu.

Il avait constaté depuis longtemps que ses sujets commençaient à être fatigués du régime impérial, et que si le peuple le laissait tranquille, c'était plutôt par respect pour sa personne, car il était très aimé, que par considération pour l'empire lui-même. De plus, son gendre le comte d'Eu, n'était pas aimé, et lui-même ne le considérait guère que comme le père de ses petits enfants.

C'est alors, c'est toujours la chronique qui parle—qu'il se décida à appeler ses meilleurs amis, chefs du parti républicain, et qu'il leur tint à peu près ce langage :

—Mes enfants, bien que je me fasse vieux, ne croyez pas que je sois assez ramolli pour m'apercevoir que vous n'attendez que ma mort pour vous mettre en république. Je ne vous désapprouve pas tout à fait, car si j'étais à votre place, j'en ferais probablement tout autant. Cependant, mettez-vous à ma place et vous comprendrez que je dois être de l'avis de mon cousin feu Léopold Ier, roi des Belges, à qui un démocrate demandait un soir que l'on avait bien dîné, beaucoup bu et parlé davantage :

—Et vous, Sire, êtes vous républicain ?

—Dame ! monsieur, répondit Léopold, vous comprenez que dans ma position, je ne puis vous répondre tout à fait oui.

Mes amis, ajouta, dom Pedro, (c'est la chronique et non le chroniqueur du MONDE ILLUSTRÉ qui parle, je le répète).—Si vous étiez très gentils, on s'arrangerait et on éviterait à ma fille, je ne parle pas de mon gendre, que je n'aime guère, une foule d'ennuis que je prévois et... tenez, je vous parle à gilet déboutonné, je m'en irai de bon cœur. Après mon départ, vous vous arrangerez comme vous le voudrez, ou plutôt comme vous le pourrez, mais je ne serai plus responsable de rien.

—Vous êtes un brave homme, sire, on va vous donner deux millions tout de suite, puis une pension viagère de quatre-vingt mille piastres. On dira que l'on vous donne vingt quatre heures pour partir—pour la forme—et on proclamera la république.

—Accepté. Payez et je m'en vais.

Et la chose fut faite ainsi.

Ce bon dom Pedro, je l'ai vu, vous aussi peut-être, lors de son passage à Montréal, il y a quelque dix ans.

Ce jour-là, un matin, je me promenais rue Notre-Dame, quand je vis un rassemblement au coin des rues Saint-Gabriel et des Fortifications.

—Qu'y a-t-il donc là-bas ?

—L'empereur du Brésil, dom Pedro et sa femme qui viennent visiter le musée de minéralogie.

Je suis aussi curieux qu'une femme, j'aime voir les cirques, les veaux à deux têtes, les géants, les nains, les femmes colosses, et même les empereurs ; aussi, rendis-je aussitôt grâce au dieu qui protège les flâneurs et leur envoie toujours la pâture qui peut satisfaire leur badaulerie.

Comme ma tête de journaliste était connue d'un certain nombre de personnes amassées près des bureaux du gouvernement, on me laissa passer et je fus bientôt sur les talons de Leurs Majestés.

Dom Pedro, avec sa longue barbe blanche, son costume très simple, son chapeau mou, et l'impératrice vêtue très simplement avaient l'air d'un bon ménage bourgeois sans prétentions. Tous deux causaient d'une manière charmante, en français, avec les personnes qui les accompagnaient et les pilotaient.

La visite aux cailloux dura une demi-heure, tout le monde sortit, et c'est alors que j'assistai à une scène qui mérite d'être racontée.

Près du musée, au premier rang de la foule, se trouvait un vieux Français, bien connu de tous les clients de l'hôtel de France, où il était laveur de vaisselle, situé de l'autre côté de la rue des Fortifications.

Le père Lacroix, comme on l'appelait familièrement, avait un langage à lui, plein d'étincelles spirituelles parfois et qui rappelait beaucoup le genre du gavroche parisien. Il avait vécu, du reste, à Paris, pendant quarante ans, et avait conservé l'esprit gouailleur qui domine en certains quartiers.

Le père Lacroix revêtu des insignes de ses fonctions, tablier bleu émaillé de nombreuses taches de graisse et bonnet jadis blanc ; bien campé sur ses jambes encore solides, les mains dans les poches de son large pantalon de velours et un bougon de pipe aux dents.

Dom Pedro allait monter en voiture après avoir répondu aux saluts de la foule quand il s'arrêta et regarda attentivement, dans les yeux, le type étrange du père Lacroix qui souriait bêtement et était resté couvert.

L'échange des regards de ces deux vieillards, l'un placé au plus haut rang de l'échelle sociale, l'autre au dernier degré de l'hérarchie du monde culinaire, dura quelques secondes, et le contraste était frappant.

Puis on entendit tout à coup le timbre aussi caractéristique qu'éraillé du vieux laveur de vaisselle :

—Oui, c'est vrai, mon Empereur, Edouard Lacroix, plongeur à l'hôtel de Souffrance, rue des Mortifications, près du palais de l'Injustice...

Un fou rire s'empara de tout le monde et comme le père Lacroix s'était découvert en lançant cette fusée, dom Pedro salua en souriant le vieux plongeur et le désigna à l'impératrice en montant en voiture.

Les illustres visiteurs (style consacré) disparurent bientôt et je regardai le père Lacroix regagner lentement le restaurant où les assiettes, les plats et les verres l'attendaient pour être plongés et lavés.

Il allait tête baissée, le pauvre vieux, et je l'entendis murmurer tout bas avec un accent indéfinissable.

—Empereur, empereur, ... il ne lave pas vaisselle, lui... Empereur !...

* * Empereur, il ne l'est plus, mon pauvre vieux Lacroix, dom Pedro II vient de rentrer dans le rang, mais ne l'oublions pas, il a fait de grandes, et, qui mieux est, de bonnes choses ; il a affranchi les esclaves de son empire d'une manière raisonnée, progressive, sage, en évitant la guerre civile—au contraire de ce qu'ont fait les États-Unis—il a ouvert la navigation du fleuve des Amazones, il a développé l'instruction, il a encouragé l'immigration et les chemins de fer, bref, cet étrange empereur a agi comme aurait pu le faire un homme de génie sorti des rangs du peuple.

Quelle grandeur et quelle démocratie dans tous ces actes !

C'est pour cela que dom Pedro, tombé du trône autant par sa volonté que par celle du peuple qu'il avait préparé au changement, ou à la révolution,

comme on voudra l'appeler, conserve la grandeur et la noblesse qui dérivent plus des actes dont on est l'auteur que de la famille dont le hasard fait descendre,

Dom Pedro est plus qu'un Alcantara, plus qu'un Bragance, c'est un honnête homme, et si le hasard fait tomber sous ses yeux la prose de l'humble chroniqueur du MONDE ILLUSTRÉ—je sais qu'il lit tout—peut-être se souviendra-t-il, avec un certain sentiment de plaisir, de la brève entrevue que ses voyages lui ont réservée avec le pauvre plongeur, le vieux père Lac-roix qui, lui aussi, a connu des jours meilleurs et savouré, sinon les plaisirs du trône, du moins les joies de la famille qui lui a été enlevée en un jour de malheur.

* * Cet excellent vieux, oui, il avait été heureux, il avait épousé une femme qu'il aimait, et le trait-d'union de ce simple et pauvre mariage avait été une enfant adorée, choyée, le rayon de soleil qui égayait et réchauffait la mansarde délabrée.

La jeune fille, élevée dans un milieu tout ouvrier—que l'on représente, bien à tort, comme corrompu, et que ne connaissent ni Zola, qui n'aime que les charognes, ni ses émules qui se vautrent dans la fange—la jeune fille avait grandi, étudié, prié ; elle était bonne et sage et le père, qui ne savait rien, la mère qui ne connaissait que son homme et son enfant, avaient rêvé de faire d'elle une supérieure, une institutrice.

Elle travailla et reçut son diplôme, mais l'air manquait dans la pauvre chambre du quartier plus pauvre encore, ses poumons étaient faibles, elle s'affaiblit, baissa peu à peu et, un soir d'automne, elle s'en alla avec les feuilles mortes.

C'est une histoire vulgaire, une aventure commune à tous les climats, on voit de ces choses là tous les jours, mais la mère prise au cœur, suivit son enfant au cimetière, quand les lilas fleurirent au printemps d'après, et le père, désespéré, sombre et seul, s'en vint chez nous cacher sa douleur et sa désespérance. . . .

Il venait me voir assez souvent, j'étais son secrétaire, alors qu'il écrivait, deux ou trois fois par an, à une vieille sœur qu'il aimait, sa seule parente sur terre, et c'est alors qu'après avoir longuement causé et pleuré, il sortait de sa poche un portefeuille, déchiré, vieux, sale, hideux, crasseux, qui renfermait tout son trésor. . . .

Quelques lettres souillées, portant la marque de ses doigts graisseux, des lettres de sa fille, qu'il relisait en les inondant de ses larmes. . . .

De ces deux vieillards tombés, lequel est le plus à plaindre, de celui qui a perdu un empire ou de l'autre qui n'a plus de fille ?



MONTRÉAL

CHRONIQUE DU FEU

Notre ville a été assez souvent ravagée par les incendies, si nous en jugeons par cette liste qui n'est pas tout-à-fait complète, car nous avons laissé les petits faits dans l'ombre pour nous occuper que des principaux.

Le premier, qui est mentionné par J. Viger et H. Giroux, eut lieu en 1734.

Ce dernier en dit ce qui suit : "Le 10 avril, quelques minutes avant sept heures du soir, le feu ravagea quarante six maisons de la ville ainsi que le couvent et l'hôpital (Hôtel-Dieu). Les religieux du monastère, après avoir passé deux nuits dans leur jardin, se logèrent dans la maison de M. de Montigny, et la chapelle de Bonsecours leur servit d'église, de salle de malades et même de tombeau."

Vingt ans après, en 1754, "un horrible incendie détruisit une partie de la ville de Montréal. L'église de Bonsecours et toutes les maisons environnantes, envahies par l'élément destructeur, devinrent la proie des flammes, et n'offrirent plus bientôt qu'un triste amas de ruines. Les secours n'avaient pas été assez prompts pour détourner ce

malheur, et l'on ne put pénétrer dans l'église pour sauver ce qu'elle avait de précieux. Mais grand fut l'étonnement de tout le monde et grande la consolation des âmes vertueuses quand, en fouillant dans les ruines, on retrouva au milieu des décombres l'image vénérée de Notre-Dame de Bonsecours, dans un état parfait de conservation." (Jacques Viger).

Il s'écoule de nouveau un assez long espace de temps—pendant lequel la ville a passé sous la domination anglaise (1760)—jusqu'à l'incendie suivant qui eut lieu durant l'été de 1765, alors qu'un "M. Livingston (un Anglais aux habitudes économiques qui demeurait au coin de la rue Saint-François-Xavier, et qui réservait la cendre pour se faire du savon), fut cause que le feu éclata et brûla presque toutes les maisons de la partie ouest. Les fortifications ne l'arrêtèrent même pas, et les bâtisses des Sœurs Grises furent consumées. Ainsi, on ne peut voir aucune maison de la période française à l'ouest de la rue Saint-François-Xavier, si ce n'est peut-être le bureau de H. et J. Russel, rue Saint-Nicholas. Un quart de la surface et un tiers de la valeur de la ville furent détruits. La perte fut évaluée à 87,523 louis sterling. Il n'y avait pas d'assurance dans le temps, et un comité de marchands, de Londres, ouvrit une liste de souscription et se fit un point d'honneur national de ramasser une grosse somme, parce que l'incendie avait été causé par un Anglais. Le roi souscrivit cinq cents louis, et des commissaires furent nommés pour rembourser les victimes." (S. E. Dawson).

Passons maintenant à un récit curieux, publié il y a quelques années, dans la *Patrie*, sous le titre *Le bon vieux Temps* (*). "Le 26 janvier 1819, vers deux heures de l'après-midi, le feu éclatait dans un grand entrepôt de lard et de farine, situé à la Pointe à Callières et appartenant à M. D. W. Eager. L'incendie avait originé dans l'étage supérieur du bâtiment et les flammes commençaient à ravager la toiture en bardeau, lorsque les pompiers arrivèrent sur le terrain.

"Le service des pompiers fut paralysé par le fait que leurs pompes étaient gelées. Il fut impossible de prendre de l'eau à la rivière qui était recouverte par un manteau de glace très épais, dont les plis débordaient sur la rive. Il aurait fallu un travail de plus d'une heure pour y creuser des puits. Une foule d'environ mille personnes était témoins de la conflagration et ne prenait aucun moyen pour arrêter les ravages du feu. La terre était recouverte par une épaisse couche de neige humide qui se "pelottait" facilement. Un M. Corse eut une idée lumineuse, qu'il suggéra à la foule : c'était de faire pleuvoir sur le bâtiment en flammes une grêle de boules de neige. Aussitôt dit, aussitôt fait. Chacun s'arme de boules de neige et s'avance à l'assaut. Le bâtiment fut assailli sur les quatre faces, et en quelques minutes les flammes furent étouffées sous une véritable avalanche de neige.

"Les octogénaires de Montréal se rappellent tous cet incendie qui fut remarquable par le moyen extraordinaire auquel on eut recours pour l'éteindre. L'entrepôt de M. Eager n'était pas une bicoque, c'était un bâtiment qui contenait au moins 800 barils de lard et plusieurs centaines de sacs de grain."

Le 24 avril 1833, l'élément destructeur fit une ruine du "British American Hotel," érigé à côté de l'ancien Théâtre Royal, rue Saint-Paul. "L'alarme fut donnée pendant que le public entrait dans l'hôtel pour assister à une soirée musicale. Les flammes se propagèrent avec une rapidité prodigieuse et en peu de minutes elles avaient envahi la maison de la cave au comble. Le spectacle de l'incendie du "British American" fut aussi grandiose que terrible. Heureusement on n'a enregistré aucune perte de vie. Les ruines de l'ancien hôtel ne furent déblayées que lors de la construction du marché Bonsecours." (Le B. V. T.)

Maintenant nous arrivons à l'incendie du vieux Palais de Justice. "Dans la nuit de jeudi à vendredi, le 17 juillet 1844, vers une heure du matin, le feu éclata dans l'étage supérieur du Palais de Justice, qui fut complètement détruit. Les pompiers travaillèrent avec leur activité et leur éner-

gie ordinaire pour arrêter l'incendie. Pendant leur travail, ils étaient surpris de voir que les boyaux étaient coupés en plusieurs endroits d'une manière mystérieuse. On fit une investigation et on découvrit que le feu avait été mis à l'édifice par la main d'un incendiaire. Celui-ci s'était servi de "carottes." On appelait carottes dans le bon vieux temps des matières combustibles ficelées ensemble sous la forme du légume dont elle portait le nom. L'auteur du crime, un jeune homme nommé Carolus Lepage, qui disait qu'il était récemment arrivé de Plattsburg, New-York, fut arrêté le lendemain ainsi que Félix Mercure, marchand de nouveautés, accusé de complicité. Lepage subit son procès aux assises et fut condamné à quatorze années de pénitencier, mais Mercure, grâce au talent de M. Drummond, fut acquitté sur le chef d'accusation d'incendie. . . . Lepage après avoir passé quatorze ans au pénitencier de Kingston, revint à Montréal, et il avoua qu'il s'était vissé au talon de ses bottes une lame tranchante en acier, et que, tout en faisant semblant d'aider les pompiers, il coupait les boyaux à coups de talons." (Le B. V. T.)



SONNET

A M. LE D^r ARTH. POTVIN

Cadeau de nocces

Au livre du destin ces mots furent écrits :
"Malheur à qui vit seul ! Ses ennemis sont sans trêves."
L'amour et la beauté se sont alors compris.
Il faut se hâter plus quand les heures sont brèves.

Votre jeunesse est morte. Et les suaves rêves
Ne devront plus hanter vos tranquilles esprits.
Comme des flots couchés sur l'or des blondes grèves
Vos doux espoirs comblés feront taire leurs cris.

Une porte se ferme, une plus belle s'ouvre,
Une terre promise à vos yeux se découvre
Oh votre amour béni va tracer un sillon,

Et votre liberté. . . Craignez qu'on vous la rende.
Vous croyez fermer l'aile et vous l'ouvrez plus grande.
La chrysalide meurt quand naît le papillon.

ENVOI

Acceptez ce sonnet, mon ami. Le coupable
C'est mon vieux crayon d'or.
Le voici. Prenez-le, car il serait capable
De commencer encor.



JEUX DE SALON

Au moment où l'hiver arrive et où l'on a besoin de distraction, nous allons continuer, pendant quelque temps, à employer les idées de ma vieille tante, toujours si bien disposée pour nous à l'amusement de nos lecteurs.

LE DEVIN.—On met devant la personne qui doit deviner, trois ou quatre objets sur un meuble, puis le devineur sort. Pendant son absence, une des personnes présentes touche l'un des objets et le devineur, en rentrant, les yeux hermétiquement bandés, reste ainsi devant ces objets et, en les palpant devine celui qui a été touché.

Moyen de divination : Le devineur, devant qui on pose les objets sur un meuble, doit avoir soin de n'en pas accepter deux commençant par la même initiale. Parmi les assistants il aura un compère auquel il aura évité de parler ostensiblement. Et, au moment où il arrivera, celui-ci dira sans s'adresser à lui, un mot ou une phrase commençant par l'initiale de l'objet touché.

Il y a toujours grand ébahissement parmi les spectateurs lorsque le devineur désigne l'objet touché.

(* Ces récits ont été attribués à notre humoriste canadien, M. Berthelot.



INTÉRIEUR DE NOTRE-DAME DE LOURDES DE MONTRÉAL
Photo-gravure par Armstrong



L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE LOURDES DE MONTREAL
Photo-gravure par Armstrong



Mort d'un vieux Moine

ET HISTOIRE D'UN BATON

Un vieux moine, épuisé par l'âge et les travaux, voyait arriver la fin de son exil sur la terre. Rien ne le retenait plus en ce monde, dont son cœur était d'ail-

cet arbre ne peut plus porter qu'une seule personne. Tu es jeune et je suis vieux, il est préférable que tu vives. Pour moi, que Dieu ait pitié de mon âme. Adieu. Puisses-tu être heureux sur la terre ; souviens-toi de ton père qui t'a beaucoup aimé. Et il lâcha la branche qui cassait.... J'entendis les mains pour le retenir, mais il disparut dans les flots....

A ces mots, l'émotion du vieux moine l'obligea de s'arrêter un instant. Puis il reprit : " L'arbre me soutint assez longtemps pour qu'on pût venir à moi et me délivrer. Je voulus garder un fragment de cet arbre, témoin de la mort de mon père et de son affection pour moi : c'est le bâton que voici. Il a été le compagnon de mes courses apostoliques et l'ai pui de ma vieillesse. J'ai vécu longtemps dans ce paisible cloître à l'abri des orages de la vie mondaine, et maintenant je vais rejoindre mon père dans une patrie meilleure. On voit des soldats qui demandent à être ensevelis avec leur épée, pour moi je vous prie d'enfermer avec mon corps ce bâton dans mon cercueil. Il ne rappelle pas les combats, mais l'amour, et il me semble que le sacrifice de mon père me gardera en ce naufrage de la mort."

Il mourut peu après, regretté de tous et, suivant son désir, son bâton de saule, à qui il devait la vie, l'accompagna dans la tombe.

LES NEZ

Le nez est géographiquement situé au milieu de la figure, entre et au dessous des yeux et sa base est de niveau avec le bout de l'oreille. C'est un organe indispensable. Chacun y fait bien attention parce qu'il est difficile à plaire. Des milliers d'hommes sont employés pour fabriquer des parfums qui puissent les satisfaire.

Il n'y a pas deux nez qui se ressemblent. Toujours, il existe quelque marque ou modification de forme qui les font différer. Cependant, les naturalistes ont établi quatre grandes classes : le nez romain, le nez grec, le nez aquilin et le nez retroussé. Un nez qui a un pouce de long est convenable, et donne une grande dignité d'expression à celui qui le porte ; l'on prétend même qu'il indique de bonnes qualités chez son propriétaire. Quelque soit la forme du nez, chacun est obligé de le porter. Ce n'est pas comme un chapeau, qui, s'il ne va pas bien, peut être changé. Victor Girardin peut vous certifier la chose. Le nez est volontaire et veut rester à la place où il se trouve.

Le nez grec est l'idéal, avec des narines bien coupées droites, comme par un sculpteur, et indique élégance et intelligence. L'on trouve ce nez chez Apollon, Vénus, Mercure et autres personnages mythologiques. Alexandre le Grand était un Grec et portait un nez grec avec un peu de romain.

Le nez Romain n'est pas si bien formé au bout et indique que son propriétaire aime à savoir, pas pour lui-même, mais pour s'assurer une certaine autorité. Les sentiments de défense et d'attaque sont bien marqués. Tel était le nez de Jules César, et César était un ambitieux.

Un nez large à la romaine indique aussi de l'audace et de l'entreprise. Voyez, par exemple, les hommes qui en portaient de pareils : Washington, Napoléon et Lincoln. La bataille de Waterloo était une bataille de nez : le nez romain de Napoléon contre celui de Wellington, qui indiquait la persévérance. Le nez de Napoléon aurait pu soutenir le terrible choc de cette fameuse bataille, si le nez synthétique de Wellington n'avait pas senti de loin la victoire, et tenu jusqu'à l'arrivée de Blücher, qui a fait perdre cette journée. Ainsi vous voyez que le nez a son importance dans ce monde. Nous pourrions nous étendre plus longtemps sur ce sujet, mais chacun sait que le nez est l'appendice qui dénote les qualités ou les défauts d'un homme ou d'une femme. Chez cette dernière, un petit nez bien proportionné, légèrement retroussé est agréable à voir, et sa propriétaire le sait bien. L'on dit même que Cléopâtre, qui, dans son temps, passait pour une beauté, avait le nez fin, mais retroussé.

Enfin, pour terminer, le proverbe dit que pour réussir dans une affaire, il faut AVOIR UN NEZ.

leurs détaché depuis longtemps ; ses pensées étaient toutes pour son Dieu et la patrie céleste. Au reste, nul n'avait de reproche à lui adresser, il avait toujours été un religieux exemplaire.

Un jour, cependant, l'un des derniers de sa vie, il parut tenir à quelque chose de cette terre.

— Mon Père, dit-il au Père Prieur, j'ai encore une faveur à solliciter de votre bonté.

— Et laquelle, mon cher Père, dit le Prieur ; parlez sans crainte.

— Apportez moi mon bâton.

— Votre bâton ? mais pourquoi faire ? vous ne pouvez plus vous lever, quel besoin avez-vous d'un bâton, Père Urbain ?

— Je veux l'avoir là, près de moi, dit le vieillard.

— Voilà une singulière idée, pensa le Prieur, notre vieux Père retombe un peu en enfance ; mais il n'y a aucun mal à se satisfaire, apportons-lui son bâton.

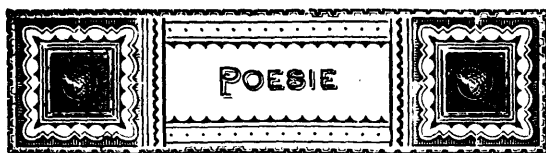
Quand le vieillard aperçut la canne, il se souleva, étendit la main pour la saisir, et deux larmes ruisselèrent sur ses joues amaigries. Les religieux se regardèrent avec étonnement.

— Ne vous étonnez point dit le vieux moine, vous ne savez pas ce que me rappelle ce pauvre bâton. Et il continua d'une voix lente :

J'étais bien jeune et j'aidais mon père, meunier du village. Un été superbe avait mûri de magnifiques moissons, les paysans, joyeux, avaient en-

tassé par centaines les belles et lourdes gerbes. Les battages d'automne avaient rempli les greniers de blé, et déjà les sacs affluaient nombreux au moulin. Les premières pluies d'automne avaient amené l'eau en quantité suffisante, le moulin marchait jour et nuit. Que mon père était content ! c'était le travail et l'abondance pour l'année entière, et nos santés étaient si florissantes. Ah ! mes frères, ne vous attachez pas aux biens de ce monde, ils partent plus vite qu'ils ne viennent. Les pluies succédèrent aux pluies, et quelles pluies ! un vrai déluge ; le torrent grossit, ravageant la campagne, roulant des débris de toute sorte. En vain nous cherchons à détourner l'eau du moulin ; les flots furieux envahissent tout, brisant les roues, sapant les murailles, couvrant la plaine entière. Nous sommes prisonniers comme dans une île. Cependant, le moulin s'ébranle, les murs cèdent, les poutres gémissent, l'édifice va s'effondrer sur nous. Il faut fuir, mais où fuir ? Accrochés à quelques planches, radeau fragile, nous essayons de franchir les flots, efforts inutiles, le courant impétueux nous emporte, nous sommes perdus. Le flot nous pousse contre un vieux saule à demi brisé par la tempête, nos mains s'y cramponnent avec l'énergie du désespoir. Nos yeux interrogent la campagne, peut-être viendra-t-on à notre secours. Mais le vieux saule s'incline vers les ondes, encore un peu, et il cédera.

— Notre poids est trop lourd, me dit mon père,



POUR L'ALBUM D'UNE JEUNE FEMME

Madame, de l'hymen vous n'êtes qu'au printemps.
De bonheurs votre vie est toute constellée ;
Trois ans de mariage et deux anges d'enfants,
Ah ! votre joie, encore, est loin d'être envolée !

Quelque nuage épais, traîné par les autans,
Peut venir obscurcir cette voûte étoilée ;
La tempête, parfois, succède aux plus beaux temps.
Trop souvent la disgrâce au bonheur est mêlée.

Tous vos jours soient sereins, comme ils sont aujourd'hui :
Que jamais l'infortune, au souffle délétaire,
Ne vous vienne abreuver de tristesse et d'ennui !

Mais, pour vous consoler, vous auriez été mère,
Et vos enfants chéris, arbustes beaux et verts,
Des fleurs de leur printemps charmeraient vos hivers.

Fridt Olm.

A TRAVERS LE CANADA

L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE LOURDES DE MONTRÉAL

On entrevoit cette église de différents points de la ville, avec ses coupes élégantes et son vaste dôme, elle saisit l'œil par ses délicates proportions, et elle ajoute une heureuse variété aux flèches et aux dômes des autres édifices religieux.

Mais lorsqu'on arrive à l'angle de la rue St-Denis et de la rue Ste-Catherine, on découvre cette magnifique chapelle en son entier. Ce coup d'œil d'ensemble frappe de surprise, d'admiration.

C'est avec un sentiment de bonheur que la vue se repose sur cette maison de Dieu, si gracieuse et si richement dotée qui, " pareille à une fleur magnifique, aussi douce à l'âme qu'à l'esprit, jaillit du sol dans toute sa splendeur et son opulence ".

La façade a un caractère particulier, que fait ressortir un revêtement en marbre blanc, orné d'arcades et de rosaces qui recevront plus tard les décorations de la sculpture et de la polychromie.

L'édifice a cent vingt pieds de longueur, quatre-vingt pieds au transept, quarante-cinq pieds à la nef, cinquante pieds de hauteur. Le dôme s'élève sur trente pieds de largeur à cent vingt pieds de hauteur.

Les dispositions sont bien entendues et se répondent selon les lois d'une proportion régulière et bien développée.

Une tribune surmonte la porte d'entrée et est destinée à recevoir l'orgue. Dix piliers soutiennent les parois de la nef, où sont exposées les peintures qui se déroulent aussi dans la partie inférieure des bas-côtés. Des dessins pleins de goût sont incrustés sur les piliers en marbre blanc. Sur les arcades, sur les murs, sur la coupole du dôme se développent des torsades de fleurs aux feuillages d'or, qui dessinent les lignes de l'édifice en les faisant briller de leurs scintillantes. L'église semble ainsi resplendir d'une véritable illumination.

Au fond de l'abside s'ouvre une grande arcade éclairée d'une lumière mystérieuse, où, comme dans le demi-jour d'une grotte, on peut contempler l'apparition merveilleuse de Notre-Dame de Lourdes. On peut la voir de toutes les parties de l'édifice, parce que tout a été disposé pour venir converger à ce point où se trouve l'objet principal.

Les murs reproduisent les figures de l'Immaculée-Conception dans l'ancien testament, les faits principaux de la vie de Marie, puis les traits touchants de la protection de Marie sur les chrétiens.

La grande nef.—Le premier tableau que nous voyons à la voûte est celui de la promesse de la Rédemption. Le Seigneur apparaît à Adam et Eve qui sont prosternés et il adresse ces paroles au démon : " J'établirai une inimitié entre ta race et la sienne et celle qui viendra d'elle brisera ta tête, tandis que tu lui tendras des embûches. (Genèse, ch. III, v. 15).

Le deuxième tableau représente le sacrifice d'Abraham. L'Ange du Seigneur apparaît au Patriarche. Ce tableau est accompagné des promesses du Seigneur aux descendants de Noé : " J'établirai un pacte avec vous et je n'oublierai jamais cette alliance ". (Genèse, ch. IX, v. 11, 16, etc).

Le troisième tableau nous montre l'arrivée de Rebecca devant Isaac, avec ces paroles que le Seigneur a adressées au père d'Isaac : " Je te bénirai, je multiplierai ta race comme les étoiles du ciel et le sable de la mer. Je te rendrai maître de cette contrée et toute la terre sera bénie en ta race, parce que tu m'as obéi. (Genèse, XXII, v. 17, 18).

Le quatrième tableau qui est dans le chœur, représente Jacob bénissant ses enfants et leur transmettant les promesses du Seigneur par ces paroles : " Le sceptre ne sortira de la famille de Juda et la domination ne quittera sa race qu'au jour où viendra Celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente de toutes les nations ". (Genèse, ch. XXIX, v. 10).

Après les promesses, nous voyons les prophéties et les figures relatives à la sainte Vierge, exprimées dans les personnages, qui les accompagnent. D'abord à droite en haut : le prophète Isaïe. On le reconnaît à ces paroles célèbres : " Voilà qu'une Vierge concevra et enfantera un fils. (Isaïe, ch. XII, v. 13).

En face, à gauche de la voûte, se trouve Sara, l'une des figures de la très sainte Vierge, avec cette promesse qu'Abraham reçut du Seigneur lorsqu'il s'établit avec Sara sur la terre de Sichem : " C'est en vous que seront bénies toutes les nations de la terre ". (Genèse, ch. XII, v. 3).

En suivant dans la voûte, nous voyons le prophète Jérémie avec ces paroles : " Le Seigneur va créer quelque chose de nouveau sur la terre ; une femme enfantera un fils ". (Jérémie, ch. XXXI, v. 22). De l'autre côté de la voûte, Rebecca, qui est encore une figure de la sainte Vierge, semble méditer sur ces paroles : " Prenez votre fils pour me l'offrir ". (Genèse, ch. XXII, v. 2).

Le saint roi David exhale sa reconnaissance par ces paroles : " Vous m'avez choisi Seigneur à cause de mon éloignement de tout mal ". (Psaume XI, v. 13).

Voici de l'autre côté, Rachel devenue mère et s'écriant : " Le Seigneur m'a délivrée de ce qui faisait ma honte ". (Genèse, ch. XXXV, v. 23).

Deux figures occupent encore la voûte dans le chœur ; d'un côté le prophète Michée avec ces paroles frappantes : " Et toi, Bethléem, bien que tu sois la plus petite des cités de Juda, c'est de toi que sortira Celui qui sera le Dominateur d'Israël, Celui dont la naissance remonte aux jours de l'éternité ". (Michée, chap. V, v. 2).

De l'autre côté, l'une des figures de Marie : Ruth, l'aïeule du saint roi David, avec ces paroles qui lui furent adressées et qui étaient symboliques : " Vous êtes bénie par le Seigneur et votre bénédiction l'emporte sur toute autre ". (Ruth, ch. III, v. 10).

Après avoir traversé la nef, nous entrons dans le Transept.

La réalisation des promesses que nous venons de contempler, c'est-à-dire l'ensemble des faits qui se rapportent à la vie de la très sainte Vierge, va maintenant se dérouler devant nos yeux.

Le commencement de tout est illustré par la grande statue de l'Immaculée Conception, qui brille au fond du sanctuaire, et qui nous montre ce privilège auguste, source de toutes les grandeurs de la très sainte Vierge. Sur la coupole du sanctuaire, qui domine la statue de l'Immaculée Conception l'artiste a représenté l'Annonciation.

L'Annonciation.—D'un côté de l'arcade, la très sainte Vierge en prières est environnée des saints anges. De l'autre côté, en face, l'archange Gabriel vient lui annoncer les desseins du Tout-Puissant. Entre ces deux figures, dans le haut de la voûte, le ciel apparaît dans sa gloire. Le Père Éternel envoie son saint Esprit, et par une allusion touchante, l'on voit les petits anges qui descendent du ciel un char triomphal de nuages, sur lequel repose le fils de Dieu, sous la forme d'un petit enfant. Cette composition centrale fait le plus grand honneur à M. Bourassa. Elle est bien placée, elle orne bien le sommet de la coupole, au-dessus de l'autel principal. Les personnages sont bien espacés, ils sont d'un grand style, le coloris est vif,

éclatant, et comme il convient à une scène toute de gloire et de lumière. On peut contempler cette belle peinture dans tous ses détails, du milieu de la nef, et elle répand un grand éclat sur tout le centre de l'église.

Maintenant, il nous reste à voir les peintures du transept, à droite : *La Visitation*.

Au milieu de la coupole du transept, à droite, se déroule la scène de la Visitation. Au milieu, la très sainte Vierge rencontre sa cousine Elizabeth qui l'invite à entrer dans sa demeure. La très sainte Vierge est pleine de candeur et d'humilité. Sainte Elizabeth paraît transportée de vénération et de joie. Saint Joseph et saint Zacharie les contemplant à l'entrée de la maison. De l'autre côté il y a un épisode qui est plein de charme : les anges sont descendus du ciel et ils prodiguent leurs soins et leurs caresses à l'humble coursier qui a porté la Vierge Marie.

De l'autre côté, à l'autre extrémité du transept, nous voyons tout ce qui se rapporte à *La nativité*.

Au milieu : la très sainte Vierge reposant au pied de la crèche, tient entre ses bras le Divin enfant qu'elle élève au-dessus de sa tête et qui de là bénit toute l'assistance. D'un côté, l'on voit les bergers prosternés, de l'autre les Rois Mages offrent leurs présents. Cette composition, comme celle qui est en face, est très remarquable. Les personnages sont dessinés avec soin. Le coloris de ces deux coupes comme de celle du sanctuaire est tout à fait remarquable ; l'éclat des sujets principaux apporte le plus grand prix à la décoration de l'église ; ces trois scènes sont d'une grande splendeur, et l'or qui environne tous les sujets adoucit le brillant des nuances et leur donne une harmonie parfaite.

Le chœur.—La première chose digne d'attention est une belle grille de fer forgé que l'on doit aux habiles ouvriers de M. Chanteloup. Ce sont eux aussi qui ont magnifiquement exécuté les innombrables candélabres dorés qui ornent l'église et le chœur. Le pavé du chœur en belles mosaïques de bois de différentes couleurs a été exécuté par M. Chartrand, qui a conduit tous les travaux de la menuiserie de l'église. A droite et à gauche sont des bancs sculptés que l'on peut examiner avec attention et qui sont dignes d'une mention spéciale : ils ont été ouvragés avec le plus grand soin par M. Benoit, un sculpteur d'un grand talent.

Ensuite nous voyons l'autel dans sa magnificence. Les bas-reliefs en sont très remarquables. Les statues d'anges qui l'ornent sont pleines d'élégance et de noblesse ; le tabernacle est richement orné, l'autel dans son ensemble est très imposant. Tout ce travail est dû au talent remarquable de M. Hébert, qui a aidé M. Bourassa dans la sculpture de la grande statue de l'Immaculée Conception. A droite et à gauche de l'autel, deux grands tableaux représentant, l'un l'Assomption de la sainte Vierge, et l'autre son couronnement dans le ciel. Ces tableaux, d'une grande dimension et exécutés sur fond d'or, répondent bien à toute l'ornementation.

Après avoir fait ce premier examen et avoir considéré les détails de ce beau sanctuaire, il ne faut pas oublier en sortant, qu'on ne peut apprécier tant de richesses et d'œuvres diverses sans les contempler plusieurs fois.

Notre-Dame de Lourdes est véritablement digne de ces églises byzantines qui lui ont servi de modèle. C'est une réunion de tout ce que la peinture offre de plus éclatant, le dessin de plus varié et la légende sainte, de plus instructif et de plus édifiant. Ces saintes figures qui vous environnent et ces versets de la sainte Écriture qui les accompagnent vous portent à la prière et à la méditation tandis que les magnificences de l'or et de la peinture vous donnent le sentiment des beautés infinies. Il y a un reflet, dans ces splendeurs, des beautés du ciel que l'Esprit-Saint nous a révélées.

Notre-Dame de Lourdes est un Missel d'or historié, enluminé, fleuroné, une bible du moyen-âge dans de grandes proportions. " C'est un sanctuaire où les fidèles auront toujours à admirer, comme on aime à feuilleter un livre de saintes images, sans pouvoir se lasser dans sa pieuse contemplation ".

M. Bourassa, pour son coup d'essai, a donné à l'intérieur de ce temple un vêtement de gloire, une parure de ravissante beauté. Partout l'artiste

a su combiner le suave mélange des couleurs, et la douce fusion des nuances. Nous avons ici un travail, dont les parties viennent se fondre admirablement dans la plus parfaite unité de pensée, de dessin et de coloris. Les faces diverses se prêtant une douce lumière, sont reliées entre elles par un réseau de détails d'ornementation, où l'on trouve toujours la même exquise délicatesse.

Mais il n'y a qu'à visiter Notre-Dame de Lourdes pour voir le progrès réalisé, l'expérience acquise, les procédés de l'art encore plus sûrement appliqués.

Il nous reste, en terminant à souhaiter que M. Bourassa trouve un champ plus vaste, afin de pouvoir employer tant de dons éminents, développés déjà par des travaux si importants.

Promenade à travers l'Exposition Universelle

Voici maintenant la Tunisie, la sœur de l'Algérie, avec son palais au minaret gracieux et élancé, et dont l'intérieur est ravissant, avec ses jardins, ses fontaines, ses pavés de marbre et ses colonnades. Mais surtout ce qui plaît dans cette partie du parc tunisien, c'est la vue d'un *souk*.

« Le souk est un ensemble de boutiques, un bazar. On a pris celui-ci à Tunis, dans la rue des Etoffes. Les apercevez-vous, ces boutiques, alignées côte à côte—petit Palais-Royal de l'endroit—au-devant d'une façade nue, éclatante de blancheur, dont le faite mamelonné se découpe en festons ? Voilà qui est vivant ! voilà qui est typique ! voilà qui va soumettre à une épreuve irrésistible le porte-monnaie des emplettes ; bijoux, écharpes de soie, cuivrierie peinte, cassolettes, bibelots de tous genres, l'embarras du choix avec l'énièvement des pastilles du Sérail ! Amateurs, tremblez, marchandez, tenez ferme ; peu s'en iront sans avoir succombé à quelque tentation. La fermeture de ces boutiques, à l'extérieur, se compose de volets qui s'ouvrent horizontalement par le haut et par le bas. Le haut, quand il est levé, sert d'auvent ; le bas, quand il est baissé, sert de tablette ou d'étagère. Le vendeur se tient accroupi derrière l'une des *demis balustrades* qui limitent son plancher, manière flegmatique de guetter sa proie. Tout a été soigné dans cette fidèle reproduction des habitudes locales ; même la façade postérieure du *souk*, qui possède, elle aussi, une haute arcade à bandes alternées, blanches et noires ; et l'intérieur formé d'une lourde voûte sur colonnes à fûts bariolés.

Il y a enfin, sous les quinconces, un genre de spectacle qui a toujours grand succès chez nous : voir travailler. On a rassemblé, dans de petites échoppes, des artisans tunisiens qui ont la complaisance d'amuser la foule en lui laissant voir comment ils brodent, comment ils cisèlent, comment d'une feuille de cuivre ils font une cafetière, comment d'un bloc d'argile ils font un vase et d'une lame de fer un couteau.

Une fois l'Algérie et la Tunisie passées, on a fait de tous les autres pays que la France compte soit dans son empire colonial, soit dans son protectorat, une sorte de campement assez confus règne — un remarquable désordre. Il serait difficile de s'y reconnaître sans un plan sous les yeux ; toutes les notions géographiques sont bouleversées par des rapprochements qui déroutent ; le Sénégal touche l'Annam, qui est séparé de la Cochinchine ; la Nouvelle-Calédonie est entre deux morceaux du Congo et la Guyane se range derrière le Cambodge ; cela dans un tel pêle-mêle, que nous ne pouvons suivre ni donner aucune indication méthodique. Au centre de ce campement, et comme quartier général, est un gros édifice auquel il convient de nous rendre tout d'abord, vu son caractère, et pour prendre de là, tant bien que mal, notre orientation. Franchissons donc, sauf à y revenir ensuite, l'intervalle de deux ou trois constructions pour nous mettre en présence de ce gros édifice, appelée le Palais des Colonies.

Ce château de bois peint—est fantastique. Il n'appartient à aucune colonie en particulier, mais à toutes ; à aucun style, mais à un ensemble imaginaire qui résume plusieurs visions de voyages lointains, plusieurs réminiscences de dômes, de chalets, de vérandas, de clochetons et qui a bien

dans sa bizarrerie à la fois indienne, malgache, annamite, africaine, et dans ses couleurs chaudes, rougeâtres, voyantes, quelque chose d'exotique, quelque chose de créole.

On a placé dans ce grand château fabuleux ce qu'on a pu réunir d'instructif sur nos colonies en général, sur leur statistique, sur leur commerce, sur leur administration ; documents, tableaux, chiffres, cartes, échantillons ; graines, étoffes, nattes, idoles, bouddhas, animaux empaillés, etc ; on y pourra étudier (?), sans aller à Nouméa, le régime de nos établissements pénitentiaires, et sans faire une tournée d'inspection des Antilles aux îles Marquises, l'état des écoles coloniales.

On y a réuni aussi des grains, des étoffes, des idoles, des bouddhas, des serpents, des crocodiles, des poissons ; mais le tout, dans un certain désordre, manque jusqu'à présent d'indications suffisantes. Signalons cependant une exposition à la fois très variée et très intéressante : celle des produits de l'Inde française : elle comprend de nombreux buffets en palissandre sculpté d'après les anciens dessins hindous ; une réduction de char religieux ; une réduction de moulin à faire l'huile d'arachide ; d'antiques statuettes de bayadères ; de grandes poupées habillées en mousseline : de belles étoffes en couleurs imprimées dites de Madras, et des tapis.

Les autres colonies, très imparfaitement représentées, ne montrent guère que les objets qui se voyaient au Palais de l'Industrie ; Nossi-bé et Mayotte étalent des étoffes, des bagues et des chauves-souris ; la Nouvelle-Calédonie, des idoles de bois affreusement grimaçantes et grossièrement peintes ; la Guyane, de petits mannequins nègres, métis, jaunes, etc., en costume. Tahiti nous intéresse par des haches en silex emmanchées de façon à faire rêver nos archéologues, des hameçons en os (autre conformité avec les temps préhistoriques) et des bouquets de fleurs et de feuillages en paille.

Pour arriver au Palais des Colonies, nous avons laissé à sa droite un pavillon d'aspect chinois ; nous apercevons de l'autre côté un second pavillon d'aspect chinois. Les deux se font pendant.

Le pavillon de l'Annam et du Tonkin est en bois crépi. Sa toiture est gondolée, ses ouvertures sont droites simplement comprises entre deux montants équarris ; mais elles sont ornées de quantités d'accessoires décoratifs ; boiserie découpée à jour, ingénieusement contournées ; panneaux sculptés, panneaux peints, chapiteaux festonnés ; de la fantaisie partout, très minutieuse dans les détails, et un grand amour du coloris."

J. Chonniac

NOS GRAVURES

LE NOUVEAU ROI DE PORTUGAL ET SA FEMME

Le roi de Portugal, le duc de Bragance, se nomme maintenant Carlos Ier, et la fille du comte de Paris, sa sympathique compagne, monte avec lui sur le trône.

C'est là un important événement historique dont le contre-coup sur les destinées françaises, dès maintenant appréciable, peut avoir quelque jour une portée tout autrement sérieuse, selon les circonstances politiques. Lié à la France par tant d'intérêts communs, économiques et financiers, et plus encore par un commerce littéraire qui fait de Lisbonne, sous ce rapport, la succursale la plus avantageuse du marché de Paris (proportionnellement à la population), il semble que ce petit peuple lui devienne encore plus cher et que les Français s'habitueront peu à peu à considérer cette terre comme une seconde patrie. Comment se trouver en effet dépaycé en touchant le sol d'un Etat où règne une princesse de la Maison de France, qui disait un jour à M. Billot :

—Le Portugal est ma patrie d'adoption, et je dois avant tout me dévouer au bonheur de son peuple ; mais je n'oublierai jamais que je suis née Française et mon cœur ne cessera d'appartenir à la France.

Les meilleurs amis du jeune roi, Carlos Ier, lui

souhaiteront la sagesse et la prudence de son père, sa connaissance des hommes, sa bienveillance pour tous, grands et petits, et sa douceur inaltérable.

Une particularité à propos du nouveau roi de Portugal. Carlos Ier est allié aux deux maisons qui ont régné en France : Il est le gendre de M. le comte de Paris, le neveu du prince Napoléon et de la princesse Clotilde et le cousin du prince Victor Napoléon.

LE MARIAGE DU DUC DE SPARTE

Le 27 octobre, a eu lieu à Athènes, le mariage du duc de Sparte, prince royal héritier de Grèce, avec la princesse Sophie, sœur de l'empereur d'Allemagne.

L'empereur d'Allemagne et l'impératrice Frédéric, le prince et la princesse de Galles, le roi et la reine de Danemark, la princesse Waldemar, assistaient à la cérémonie.

Le roi Georges, en uniforme d'amiral, et la reine Olga ont été reçus par l'archevêque en habits sacerdotaux. Les jeunes filles de Corinthe et d'Athènes ont offert des bouquets de roses blanches aux jeunes époux.

ÉTYMOLOGIES

ALBANY

En souvenir du duc d'York qui portait aussi le titre de duc d'Albany.

PENNSYLVANIE.

En l'honneur de William Penn, auquel on a ajouté le mot latin *sylvania*, forêt.

MARYLAND

Le Maryland fut colonisé par des catholiques anglais, conduits par lord Baltimore, qui lui donnèrent ce nom en l'honneur de la reine Henriette-Marie, femme de Charles I. Ils y ajoutèrent le mot anglais *land*, terre.

VIRGINIE

Walter Raleigh lui donna ce nom en l'honneur de la reine Vierge, Elizabeth.

CAROLINE

Jean de Ribault la nomma ainsi en l'honneur de son maître, Charles IX.

DELAWARE

En l'honneur de lord Delaware, gouverneur de la Virginie sous Jacques I.

H. SERVADEC.

CONNAISSANCES UTILES

Argenterie.—L'argenterie se nettoie à l'aide de broches en crin avec une peau de chamois. Si des œufs ont taché l'argenterie on frotte avec du sel de cuisine mouillé de très peu d'eau, ou bien encore avec de la suie délayée dans du vinaigre.

Taches de peinture.—On éprouve quelquefois une certaine difficulté à enlever des taches de peinture sur des étoffes de coton ou de laine, lorsque ces taches sont vieilles et sèches. On arrive cependant à les faire disparaître en les couvrant d'abord d'un peu de beurre ou d'huile d'olive et frottant ensuite avec du chloroforme.

Batterie de cuisine irréprochable.—Qui est donc indifférent à ce plaisir ? nous dit ma vieille tante ; ce ne sont pas les maris, je vous l'assure. Aussi devez-vous chercher à avoir une cuisine aussi propre et brillante que possible. En voici le moyen pour tout ce qui s'appelle fer blanc ou fer battu. Faites un mélange un peu consistant avec de la cendre de bois et un peu d'huile à brûler ; puis, à l'aide d'un tampon imprégné de ce mélange, on frotte fortement, sans craindre sa peine, les objets à nettoyer, et ils reprennent le brillant du neuf. On les rendra plus brillants encore si, après la première opération, on les tamponne encore avec un chiffon imbibé de vinaigre.

"LE CANADA ARTISTIQUE"
REVUE MENSUELLE

Sommaire : Texte. — Biographie : Alfred De Séve. — Hors du Canada : Lettre de Paris. — A nos lecteurs. — Chronique : La musique au Canada — La Société Philharmonique Canadienne française. — Bibliographie : Contes de Noël. — Nouvelle : Claire de Saulnis. — Contes et récits : La ville des Flûtes. — Musique. — Un s'cret de jeune fille, d'Hærens. — Melancolie du soir, G. Heiler.
Prix de l'abonnement : \$3.00.
Demandez un numéro échantillon, 25 cents, à A. FILIATREAU, boîte 324, P.O., Montréal

AVIS AU MERE. — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des Etats-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

HOTEL DU CANADA

A. C. SABURIN, propriétaire
Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Therese
MONTREAL
Ses lunches à 25 cents ont des meilleurs à Montréal.



LE 6 DECEMBRE

COMMENCERA MA

GRANDE VENTE

DE "JOB LOTS,"

AU N° 17, CARRE CHABOILLEZ

Pour la mois de Décembre seulement



Articles de Fantaisie

Set de Chambre

Set à Diner

Set à Thé

Cristaux

Lampes.

Il faut tout vendre d'ici au 31 Déc.

N'OUBLIEZ PAS L'ADRESSE

N° 17, CARRE CHABOILLEZ



THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St., New York) contracts may be made for in NEW YORK

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

5517



LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

Est la meilleur boisson pour les temps froids, car il réchauffe, stimule et donne de la force.

FAITES EN USAGE

FUMEZ LE CIGARE DE L'UNION

5 CTS NECTAR 5 CTS

FAIT A LA MAIN, PUR HAVANE

E. N. CUSSON, FABRICANT

MONTREAL.



CHESTER'S CURE

Pour la Toux Thumes
L'Asthme Bronchites Catharre
Enrouements Etc., etc

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER

461 — rue Lagacelière, Montréal — 461

Prix : grande boîte..... \$1.00
— — — — — boîte..... 50

TROUVE

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau qui exterminer la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins.

Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.

Cie D'EAU DE SAINT-LEON

51, PLACE VICTORIA

E. MASSICOTTE & FRERES

SEULS PROPRIETAIRES

Téléphone 1432

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26, RUE ST-JAQUES, MONTREAL

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE

JOSEPH CORBEIL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

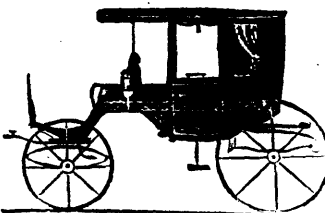
HENRY R. GRAY,

Chimiste-pharmacien,

144, rue St-Laurent.

ODILON LAFOND

CARROSSIER



184, rue St-Constant

A VENDRE : Buggies de famille, Express, etc., etc. Buggies d'occasion toujours en magasin.

SIROP

ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il degage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2481, NOTRE-DAME, MONTREAL

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collofortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Soeurs)

MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1134, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai. CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et dartres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1134, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage

A. LAFERRIERE, typographe, No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.
On trouvera les mêmes remèdes au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démange ons de toute sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le maigre.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES, Saint-Eustache, P.Q.



OR PLAQUÉ SOLIDE.

Afin d'introduire nos montres et autres bijoux pour 60 jours nous enverrons ce beau jeu d'or fin plaqué à aucune adresse sur reçu de 32 cent en timbre de Post; et aussi enverrons sans autres charges notre grand catalogue de montres et bijoux etc. avec des termes très avantageux aux Agents. Ce jeu est d'une qualité très fine et garantie de durer des années et soutenir l'essai de l'acide, est offert pour 32 cent pour 60 jours seulement. Envoyez votre ordre immédiatement et vous recevrez un jeu volant \$2.00 pour 32 cent.

CANADIAN WATCH AND JEWELRY CO. 69 & 71 Adelaide St., East Toronto, Ont.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 7 DÉCEMBRE 1889.

LES

MYSTÈRES DE PANAMA

(Suite)

—Regardez donc, dit-il, la signature. Dans le prénom, il paraît y avoir de l'hésitation.

L'entrepreneur prit le papier, se leva et se livra à un examen attentif.

—Vous avez parfaitement raison, répliqua-t-il. Non seulement il y a de l'hésitation, mais il y a une rature.

Les paupières plissées, les lèvres pincées, il con-

centrait toutes ses forces dans ses regards pour chercher à percer le mystère qu'il flairait.

—Per Baccho ! s'écria-t-il enfin, je veux que le diable me cuise tout vif si ce n'est pas un P que je vois là !... Tenez... sous le J de Jacques... il a bien fait son possible pour recouvrir la lettre... mais ça se voit tout de même.

Il poussa un petit ricanement puis, regardant le banquier avec un sourire triomphant :

—Hein ! dit-il, ce moyen que vous demandiez, tout à l'heure, le voilà... .

M. Jackson ne répondit pas ; il avait repris le reçu et l'examinait, lui aussi, avec une attention scrupuleuse.

Entin, il demanda :

—Lorsque vous avez aperçu M. Jacques Miquet au *Phenix-Salon*, vous avez cru avoir affaire à votre homme de Colon ?

—Absolument. Et, croyez-moi, je suis physionomiste... et une fois que j'ai les traits d'un individu gravés dans la prunelle, ils y restent longtemps.

—Donc, il faudrait admettre ou qu'il existe

entre ce Pierre et ce Jacques une ressemblance étonnante, mais cependant invraisemblable, ou bien que ce Pierre et ce Jacques ne sont qu'un seul et même individu.

Il s'interrompit brusquement et, secouant la tête :

—Mais non, c'est impossible. Le Pierre et le Jacques sont deux personnalités bien distinctes. Le premier était déjà à Colon le 25 mars, l'autre n'y est arrivé que le 6 avril donc...

La logique de ces paroles assombrit le visage déjà souriant de l'entrepreneur : c'est lui qui avait tort, il s'était emballé sur une fausse piste.

Cependant, il se rasséréna un peu en entendant l'Américain murmurer :

—A moins que...

Le banquier releva la tête qu'il tenait baissée depuis quelques instants et, regardant Giovanni, demanda :

—Pierre Miquet est mort, m'avez-vous dit ?

—Oui, répondit l'entrepreneur, mort assassiné. M. Jackson fit un brusque mouvement.

—Assassiné, répéta-t-il, dans quelles circons-



Criant et vociférant ils l'emportèrent presque en triomphe. — Voir page 52, col. 2.

tances ?... Voyons, racontez-moi cela. C'est plus important que vous ne croyez.

Alors Giovanni Corda raconta dans quelles circonstances il avait fait connaissance de Pierre Miquet, comment, le jugeant homme habile et sans scrupules, il l'avait embauché, et comment, ayant appris l'accident qui lui était survenu, il s'était rendu à son domicile où il s'était entretenu avec une femme.

Ce dernier détail parut intéresser vivement le banquier qui interrompit d'un geste l'Italien.

—Cette femme, murmura-t-il...

Et il souligna sa pensée d'un hochement de tête significatif.

—Cette femme est bien la sienne, répondit Corda. J'ai pris mes renseignements ; ils sont exacts.

—Elle vous a bien affirmé que son mari était là, malade ?... Comment se fait-il que vous n'avez

pas insisté pour le voir ?

—J'ai insisté... elle a refusé de me laisser entrer... prétextant que le médecin avait défendu de laisser pénétrer personne.

Les paupières de M. Jackson eurent un battement fébrile.

—Que pensez-vous donc ? demanda l'entrepreneur.

L'autre, au lieu de répondre à cette question, demanda :

—Vous rappelez-vous à quelle époque vous faites cette visite ?

Giovanni Corda parut chercher dans ses souvenirs, puis tout à coup :

—Ce devait être le 10 mai... je me souviens de la date, car je sortais précisément de chez vous, où j'étais allé causer avec ce bon M. Schmidt pour une forte échéance.

L'Américain écrivit sur une fiche placée à côté de lui : 10 mai.

—Et maintenant, dit-il encore, savez-vous enfin

depuis combien de temps ce Pierre Miquet était au lit lorsque vous êtes allé prendre de ses nouvelles ?

—Si je ne me trompe... sa femme m'a dit qu'il y avait environ un mois...

Puis, après un moment, il répéta sa question.

—Mais que supposez-vous donc ?

—Je ne suppose rien, répondit froidement M. Jackson, je constate uniquement les faits, je les mets simplement en présence et je vois les conséquences... Or, si vos souvenirs sont bien fidèles, il s'en suivrait que l'accident survenu à ce Pierre Miquet coïnciderait avec l'arrivée à Colon de ce Jacques Miquet.

—Alors ?

—Alors ?... suivez bien mon idée... Admettez que le Pierre Miquet ait eu connaissance de l'arrivée de Jacques Miquet et qu'après l'avoir assassiné, il se soit substitué à lui... Hein ! que pensez-vous de cela

Giovanni Corda écoutait bouche bée, en proie à un ahurissement profond.

—Eh bien !... Vous ne dites rien ? fit M. Jackson... Est-ce que vous ne trouvez pas ?... L'Italien réfléchissait.

—Mon Dieu ! dit-il... A première vue, je trouve, en effet, que votre supposition peut-être vraisemblable... seulement...

—Seulement ?...

—Je me demande, en ce cas, quel était l'homme malade que soignait cette femme ?

L'Américain eut un petit haussement d'épaules et laissa tomber sur Giovanni un regard méprisant.

—Savez-vous, prononça-t-il lentement, s'il y avait vraiment un malade ?

L'entrepreneur se récria :

—Mais puisque ce sont des ouvriers à moi qui l'ont tran porté chez Pierre Miquet...

Cette réponse rendit M. Jackson tout pensif.

—C'est vrai, balbutia-t-il ; cependant, en admettant toujours ma version sur l'assassinat, on pourrait supposer que le Pierre Miquet, blessé par sa victime même, avant de l'avoir tuée, fut soigné par sa femme.

—D'où il faudrait conclure que la femme est sa complice.

—Tout naturellement.

M. Jackson avait prononcé ces deux mots machinalement, pour ainsi dire ; mais soudain, perdant son flegme ordinaire, il asséna sur son bureau un violent coup de poing.

—By god ! grommela-t-il, s'il en était ainsi, nous le tiendrions...

Giovanni Corda se pencha vers lui avec une flamme haineuse dans les yeux.

—Si vous pouviez dire vrai, dit-il entre ses dents.

—Il y a une chose, en effet, que vous ne savez pas, poursuivit l'Américain ; ce Jacques Miquet songe à se marier ; il a fait connaissance, sur le bateau qui l'a amené d'Europe, avec une jeune fille charmante qu'il voudrait épouser.

—Eh bien ? demanda l'entrepreneur.

Le banquier témoina, par un claquement de doigts, de l'impatience que lui causait le manque de lucidité de l'Italien.

—C'est pourtant bien simple, répondit-il... Si ce Jacques Miquet et ce Pierre Miquet ne sont qu'un seul et même individu, il ne peut se marier avec Mlle Mendès y Tendura, ayant déjà une femme à Colon.

—C'est fort juste.

—Or, en excitant habilement la jalousie de cette femme, nous saurons quelle est la véritable personnalité de cet homme.

—Parfaitement vrai.

—Seulement, il faudrait agir avec la plus grande adresse ;... car, si nos pressentiments étaient fondés et si notre indiscretion empêchait cet individu de contracter le mariage qu'il convoite, c'en serait fait de nos plans, attendu que le désir de ce mariage seul en fait notre allié.

—En ce cas, que faut-il faire ?

—Aller trouver la femme, lui parler des projets matrimoniaux de son mari et ne rien laisser échapper de l'effet que produira sur elle cette nouvelle.

Peu à peu le visage de l'entrepreneur s'était assombri.

—C'est que, fit-il, je vois à cette combinaison un petit obstacle.

—Lequel ?

—La femme a disparu subitement de son domicile.

—By god ! grommela l'Américain, voilà qui est fâcheux.

—Vous pensez bien, poursuivit Corda, que je n'étais pas un homme à perdre de vue un auxiliaire aussi précieux que pouvait l'être le gremlin que j'avais pressenti dans ce Pierre Miquet... Huit jours après ma première visite, tenez, au moment où je traitais, sur vos conseils, de ma participation dans l'entreprise de la *Culebra*, je suis retourné au domicile de cet individu : j'ai trouvé le logis désert et un voisin m'a appris ce que je viens de vous dire.

Une vive contrariété se peignit sur le visage de M. Jackson.

—Il ne faut pas désespérer, dit-il après un moment de réflexion, et en écrivant sur une fiche quelques mots au crayon : Je vais faire prendre

des renseignements à ce sujet et, dès qu'ils me seront parvenus, je vous ferai prévenir.

XVII.—COMMENT LE GÉNÉRAL MENDÈS Y TENDURA DEVINT CHEF DU PARTI RÉVOLUTIONNAIRE.

A la suite des fortes émotions chez les gens robustes, le système nerveux se détend et il ne reste plus qu'une fatigue très grande.

Ramené jusqu'à la porte de son hôtel par l'ingénieur, le général Mendès y Tendura s'était mis au lit vers deux heures du matin ; il dormit, tout d'une traite, d'un sommeil de plomb, jusqu'à dix heures et demie.

A ce moment, il s'éveilla en sursaut, se jeta à bas du lit et constata avec étonnement qu'il n'était pas dans sa chambre.

Alors, il se rappela les incidents de la veille, ses folies, son désespoir qui avait failli lui coûter la vie, l'intervention de Miquet et le rendez-vous que lui avait donné celui-ci.

En voyant l'heure, il se sentit un serrement au cœur ; comment se faisait-il que Miquet ne lui eût pas encore donné signe de vie ? Est-ce qu'il l'avait bercé d'un vain espoir, uniquement pour l'empêcher de mettre à exécution son funeste dessein ?... il paraissait cependant bien sincère.

Et il se rappelait, dans le langage et dans l'attitude de l'ingénieur, mille détails lui prouvant qu'il pouvait avoir confiance en sa promesse.

Il fit sa toilette rapidement ; ensuite, il s'aperçut qu'il avait faim, mais une faim prodigieuse.

Si les émotions fatiguent certains tempéraments et les plongent dans un sommeil réparateur, elles ont pour conséquence de leur creuser l'estomac qui exige, lui aussi, une substantielle réparation.

Il descendit donc dans le restaurant de l'hôtel et se commanda un déjeuner solide.

Entre temps, il griffonna quelques lignes qu'il envoya à la villa *Santa Virgen* afin de tranquilliser sa femme et sa fille.

Puis il se mit à table, mangea avec un formidable appétit, but un peu plus qu'il n'était nécessaire, alluma un cigare et se mit en posture, tout en le fumant, de déguster un excellent moka.

Mais, comme il portait la tasse à ses lèvres, il la reposa brusquement sur le plateau ; un vendeur de journaux qui passait dans la rue venait d'attirer son attention.

Chose étrange, invraisemblable ! il lui semblait avoir entendu prononcer son nom.

Il prêta l'oreille ; il ne se trompait point, c'était bien son nom que le vendeur, criant à tue-tête, mêlait à ses boniments.

—Achetez l'*Eclaireur* ! hurlait cet homme d'une voix retentissante. Achetez l'*Eclaireur* ! lisez l'article sur la couardise du gouvernement et sur le rôle du général Mendès y Tendura !

Le général bondit de son siège, renversant la table qui roula à terre au milieu d'un fracas de verre et de porcelaine cassés, se précipita vers la porte, l'ouvrit avec violence, se jeta sur le vendeur, lui arracha le journal en lui jetant une piastre dont il oublia de réclamer la monnaie et rentra dans l'hôtel, en croyant à peine ses oreilles.

Au fur et à mesure qu'il lisait, il pâlisait, il rougissait, assénait sur le plancher des coups de bottes formidables, frappant du poing sur la table, jurant et sacrant tous les jurons les plus énergiques de la langue espagnole.

—Brigands !... Scélérats !... Journalistes du diable ! grommela-t-il... Compromettre un homme ainsi !

Ce qui l'enrageait le plus c'était de voir reproduite dans cet article, avec toute sa netteté et sa précision, non seulement sa théorie en matière gouvernementale, mais encore son opinion sur la situation présente.

Il réclama l'addition, paya et, ayant ingurgité la moitié d'un carafon de whisky, il sortit pour aller aux bureaux du journal.

L'*Eclaireur* était très luxueusement installé dans une belle maison de la place de la Cathédrale.

Il gagnait disait-on, beaucoup d'argent ; ce qu'on ne savait pas c'est qu'il était fortement subventionné par le syndicat américo-allemand de New York.

Le général entra comme un ouragan dans le

vestibule, bousculant les garçons, criant comme un fou, gesticulant comme un possédé.

Le caissier, craignant pour sa caisse, ayant eu l'imprudence de sortir de son bureau pour savoir ce qui se passait, M. Mendès l'empoigna à la gorge et l'on eut toutes les peines du monde à lui faire lâcher prise.

—C'est moi qui suis le général ! hurlait-il, entendez-vous ! le général Mendès y Tendura !... Quel est le drôle qui s'est permis de parler de moi... de me mettre en jeu... sans ma permission ?

Le caissier n'en pouvait ; mais il ignorait absolument ce dont il s'agissait ; ce qui ne l'empêchait d'apoplectiser entre les doigts du général. Un peu plus, il était étranglé !

Enfin les garçons dégagèrent le pauvre homme qui rentra au plus vite dans son bureau, à moitié mort de peur.

Alors le général s'expliqua et demanda à être mis en présence du rédacteur du journal.

—M. Pitt, n'est-ce pas ? fit une voix.

—Eh ! qu'il s'appelle Pitt ou n'importe qui !... voilà une chose dont je me moque pas mal ! cria M. Mendès, ce que je veux, c'est parler à celui qui a fait cette canaillerie... car j'appelle cela une canaillerie !... entendez-vous !

Et il roulait des yeux furibonds, tout en serrant ses poings avec colère.

Les garçons se regardaient interloqués ne sachant que faire.

S'il se fut agi d'un personnage quelconque, assurément on l'eût éconduit ; au besoin, on eût employé la force ; mais il était impossible d'user de semblables procédés vis-à-vis d'un homme aussi important, aussi connu que lui.

D'un autre côté, introduire cet énergumène dans le cabinet du rédacteur en chef, n'était-ce pas dangereux ;

Ce fut le caissier qui trancha la situation.

Ne se souciant pas de repasser par les mains du terrible général, et croyant remarquer que M. Mendès tournait fréquemment les yeux de son côté, il craignit une nouvelle attaque ; alors, il souleva légèrement, oh ! très légèrement, son guichet et dit d'une voix mal affirmée :

—Allez prévenir M. Pitt.

Mais le général n'avait aucune envie d'attendre et, bousculant ceux qui tentaient de le retenir, il suivit le garçon et entra en même temps que lui dans le cabinet du rédacteur.

M. Pitt, lorsque la porte s'ouvrit, se livrait à une singulière occupation ; campé au milieu de la pièce, fort vaste, il s'amusa à lancer autour des meubles une corde, que terminaient deux balles de plomb ; ces balles, une fois enroulées autour du meuble visé, M. Pitt tirait la corde à lui d'un mouvement sec et le meuble se renversait.

Il venait précisément de *laser* fort habilement un petit canapé qui gisait les quatre pieds en l'air et il s'occupait à dénouer son lazzi lorsqu'il vit apparaître derrière le garçon la silhouette menaçante du général.

—Qu'est-ce ? demanda-t-il en lançant un mauvais regard à l'inconnu.

—C'est le général Mendès y Tendura, répondit le général d'une voix rauque, en contenant à grand peine son indignation.

—Ah ! fit le journaliste avec autant d'indifférence que si on lui eût annoncé un créancier, et que désirez-vous, mon général ?

—C'est vous qui êtes l'auteur de l'article qu'on crie dans les rues ?

—Quel article ? demanda M. Pitt tout surpris.

Un flot de sang empourpra le visage du général ; il crut que l'autre se moquait de lui.

—Comment ! gronda-t-il... il n'y en a qu'un... celui dans lequel on parle de moi.

—Ah ! oui... je me rappelle maintenant... j'ai corrigé les épreuves il y a une heure... nous sommes très expéditifs. Vous venez me remercier, ce n'est pas la peine.

Et s'adressant au garçon de bureau, qui était resté là pour surveiller le visiteur exalté :

—John, dit-il, laissez-nous.

La porte, une fois fermée, M. Pitt changea d'attitude et tendit en souriant la main au général.

—Si vous croyez, fit-il, qu'une centaine de piastres soient une récompense convenable...

—Cent coups de canne ! s'écria le général, outré de cette impudence et en marchant vers le journaliste.

—Comment !... vous n'êtes pas content ? demanda celui-ci en figurant une surprise extrême.

—Canaille !... misérable !... hurla M. Mendès, en étendant le bras comme pour souffleter son interlocuteur.

Celui-ci se rejeta en arrière pour éviter le coup ; puis, prestement, il se retrancha derrière son bureau, vaste meuble en chêne massif, et de là sembla narguer le général.

—Ah ! tu fuis coquin, s'exclama ce dernier... mon revolver saura bien t'aller chercher.

Et il fouillait dans sa poche pour y prendre son arme, lorsque tout à coup un léger sifflement se fit entendre, et sans que l'infortuné général eût le temps de se mettre sur ses gardes, il se trouva lié à une colonne de fonte qui soutenait le plafond.

M. Pitt avait tout simplement utilisé contre M. Mendès le lazzo dont, quelques instants avant, il se servait avec tant de maestria contre les meubles de son bureau ; si bien que le pétulant soldat était attaché, les bras le long du corps et dans l'impossibilité de se dégager ; chaque mouvement, au contraire, ne servait qu'à resserrer ses liens davantage.

D'abord, sa colère devint de la rage ; il écumait, injuriant M. Pitt qui sans lui répondre, assujettissait solidement l'extrémité du lazzo à un second pilier.

Cette besogne une fois terminée, il se retourna vers le général, et lui dit avec la plus grande politesse :

—Comme soldat, j'ai le plus profond respect pour vous, M. Mendès, et comme homme politique, vous m'êtes des plus sympathiques ; c'est donc à mon grand regret que je viens de vous traiter comme un simple buffalo sauvage.

—Sauvage vous même ! grogmela le général.

—J'ai beaucoup pratiqué ce genre de chasse, autrefois, poursuivit M. Pitt en conservant tout son sang froid ; c'est très amusant, et comme vous voyez, je suis devenu d'une certaine force pour lancer le lazzo... Du reste, quand vous êtes arrivé, je m'exerçais, en vue de la prochaine course de taureaux, à laquelle je me propose de prendre part...

Il disait cela du ton le plus naturel du monde, comme s'il se fût adressé à un de ses amis, commodément enfoncé dans un *rocking-chair*, et fumant un excellent cigare.

La face congestionnée, les yeux pleins de sang, M. Mendès semblait près de succomber à une attaque d'apoplexie.

—Tuez-moi ! tout de suite ! fit-il d'une voix rauque.

Le journaliste leva les bras au plafond.

—Je m'en garderais bien ! s'exclama-t-il ; j'ai trop d'estime pour le futur libérateur de Panama.

Et il ajouta, en s'approchant pour tâter la corde qui s'enroulait plusieurs fois autour du corps de M. Mendès :

—J'espère que cela ne vous serre pas trop... non ; c'est très supportable... on pourrait être mieux, assurément ; mais enfin, étant données les circonstances...

Le général voulut cracher à la figure de M. Pitt.

Mais celui-ci se déroba assez vivement pour éviter cette désagréable souillure, et il retourna s'asseoir paisiblement devant son bureau.

—A propos, demanda-t-il d'un air aimable, après avoir regardé sa montre, avez-vous déjeuné, mon général ?

Pas de réponse.

—C'est que, ajouta-t-il, moi je n'ai pas déjeuné ; et, si vous ne me promettez pas d'être raisonnable, je vais être obligé de vous laisser dans cette peu agréable position, pendant que j'irai me restaurer... Voilà midi ; c'est l'heure à laquelle j'ai coutume de me mettre à table et, soit dit entre nous, je n'aime guère à changer mes habitudes.

Le général se renferma dans un silence plein de dignité ; il se serait plutôt coupé la langue avec ses dents que de dire un mot à cet homme qui l'avait traité comme un simple buffalo.

M. Pitt se leva.

—Puisqu'il en est ainsi, reprit-il, je vous

souhaite le bonjour et je m'en vais... prenez patience, mon général, car je ne reviendrai probablement pas avant cinq heures du soir.

Les yeux de M. Mendès roulèrent d'une façon terrible dans leur orbite : mais ses lèvres demeurèrent closes.

—Ma foi, tant pis pour lui ; murmura M. Pitt ; Jackson dira ce qu'il voudra... Je n'avais pas d'autre moyen de sauvegarder ma peau sans détriorer le futur libérateur de l'Etat panaméen.

Et, ayant mis son chapeau sur sa tête, il s'en alla sans se préoccuper davantage de son prisonnier.

Mais à peine eut-il tourné les talons que le général se mit à pousser de telles clameurs qu'en moins de deux minutes, tout le personnel de l'*Eclairneur* accourut dans le cabinet de M. Pitt.

Aussitôt, sur l'ordre du caissier, un garçon détacha la corde ; mais à peine délivré, M. Mendès, que la rage aveuglait, profita immédiatement de sa liberté, pour tomber sur tout le monde à coups de pieds et à coups de poings.

Il était, nous l'avons dit, d'une vigueur tout à fait exceptionnelle, aussi le personnel après avoir reçu quelques horions, s'empressa-t-il de prendre la fuite, poursuivi par M. Mendès, qui roulait par l'escalier comme une avalanche.

Cependant, une fois dans le hall d'entrée, les fuyards se sentirent soudainement pris de honte et, faisant volte face, ils se mirent à houspiller le terrible homme avec tout ce qui leur tombait sous la main, qui un tabouret, qui une chaise, l'un avec une canne, l'autre avec un balais.

Aussitôt les rôles se trouvèrent intervertis, et le général rassemblant tout son courage, ne songea plus qu'à opérer sa sortie en passant sur le ventre de ses assaillants.

Il parvint enfin, après une lutte homérique, à jaillir dans la rue comme un boulet de canon, les vêtements déchirés, le chapeau défoncé, le visage rouge comme une tomate, les yeux hors de la tête.

Et il alla donner, avec la force d'une catapulte, contre un individu qui passait et qui, manquant de rouler sur le pavé, s'exclama de fort mauvaise humeur :

—La peste soit du maladroit !

Au son de cette voix, le général poussa un cri de joie : il venait de reconnaître Pierre Miquet.

—Ah ! mon cher ami, fit-il, aidez-moi à charger cette canaille !

—Qu'arrive-t-il donc ? demanda l'ingénieur tout surpris de rencontrer M. Mendès en un tel état.

—Concevez-vous cela ? répliqua le général, des misérables qui abusent de mon nom et qui me lient comme un animal dangereux !

Ces quelques mots suffirent pour mettre Miquet au courant de ce qui avait dû se passer.

Néanmoins, il passa son bras sous celui du général, l'entraîna à quelques pas et se fit raconter l'affaire dans tous ses détails, d'abord pour se donner l'air de l'ignorer, ensuite pour amortir l'agitation du pauvre homme.

Quand M. Mendès eut fini de parler, il lui dit :

—Vous voulez mon avis sincère, n'est-ce pas ?

—En doutez-vous ?

—Eh bien !... vous avez été trop vif, général.

—Trop vif ! répéta l'autre, abasourdi.

—Mais oui, je viens de lire cet article et, sincèrement, je n'y trouve rien d'offensant pour vous. Si je connaissais celui qui l'a rédigé j'irais, au contraire, lui serrer la main.

Le général n'en pouvait croire ses oreilles, et il demeura quelques secondes, silencieux, bouche bée, les yeux écarquillés.

—Ah bah ! dit-il enfin... vous trouvez que j'ai eu tort de...

—Mais certainement !... d'abord, ce sont vos opinions.

—C'est vrai ; je ne le nie pas.

—Vous êtes séparatiste !...

—Je le dis bien haut ; je suis séparatiste... et de toutes mes forces, encore...

—Vous souhaitez l'indépendance de l'Etat de Panama !

—Comme tous les patriotes sincères...

—Vous êtes écœuré de l'attitude prise par le gouvernement au sujet de l'affaire de la "Panama Railroad Cy".

Eh bien ! mais dit-on autre chose, dans cet article qui vous a si fort mis en colère ?

—Non ; cet article est, d'un bout à l'autre, l'expression de la vérité... seulement...

—Seulement quoi ? demande l'ingénieur...

—Il me compromet... et inutilement encore.

Pierre Miquet eut un petit haussement d'épaules.

—Ah ! dit-il, si au lieu de vivre dans une retraite presque absolue, vous vous teniez un peu plus au courant de ce qui se passe, vous connaîtriez le mouvement qui se produit depuis quelques semaines...

—Mais je le connais ce courant, riposta le général... les journaux...

—Eh ! fit Pierre Miquet avec une brusquerie affectée... laissez moi donc tranquille avec vos journaux... moi, ce sont mes oreilles, et mes oreilles seules que je crois ; j'ai entendu, depuis quelques semaines, des conversations très vives, dans les établissements publics ; les cerveaux sont échauffés à un point dont vous ne pouvez vous faire idée... J'ajouterais même que votre nom a été souvent prononcé...

M. Mendès témoigna son étonnement par un prodigieux haussement de sourcils.

—Vraiment, fit-il.

—Oui... et j'étais étonné de ce que vous n'abordiez jamais ce sujet avec moi ; car, n'est-ce pas, vous avez confiance en moi ?

—Oh ! mon cher ami, répondit le général qui oubliait ses désillusions de la veille.

—Eh bien ! à vous parler sincèrement, je m'imaginai que vous étiez, en réalité, le chef secret de cette agitation et que vous faisiez le discret avec moi...

—Pouviez-vous croire !

—Et après tout, poursuivit Miquet, sans laisser au général le temps d'achever sa phrase, je suis ingénieur de la Compagnie du canal, et la Compagnie n'a pas intérêt à ce qu'il y ait des troubles dans le pays.

M. Mendès parut vivement frappé de ces paroles.

—C'est, ma foi, vrai, balbutia-t-il ; je n'avais pas pensé à cela.

Voyant une ombre d'inquiétude passer sur le visage du brave homme, Miquet reprit aussitôt :

Mais rassurez-vous, général ; je comprends que les aspirations d'un pays sont chose sacrée et jamais je ne vous aurais trahi, si vous m'aviez fait l'honneur de me prendre pour confident.

—Ça, c'est très bien, dit le général, en serrant énergiquement les mains de Pierre Miquet.

—Bien mieux, ajouta l'ingénieur, je vous dirai confidentiellement que je suis absolument favorable à vos idées et que je ne demanderais pas mieux que de vous aider à les réaliser.

—Et votre situation ? demanda le général.

—Je la sacrifierais, dit Pierre Miquet d'un ton pénétré.

Le général faillit se jeter au cou de l'ingénieur ; il ne se souvenait plus de la veille ; il oubliait la main de Merced repoussée pour une misérable question d'argent, il ne voyait plus que la générosité, la noblesse des sentiments de l'ingénieur.

Pour lui, Pierre Miquet était un héros ; et il se promit de lui donner sa fille aussitôt que les événements le permettraient.

—Mais, tout à coup, il songea qu'il était sans argent, qu'il en fallait beaucoup pour conduire une campagne contre le gouvernement actuel, et il retomba dans un découragement profond.

—On vous a trompé, dit-il à Miquet ; si la révolution était prête à se faire, et si l'on avait sérieusement songé à moi, on m'aurait déjà fait des propositions.

Miquet, en entendant ces mots prononcés d'un ton amer, sentit son cœur se gonfler de joie ; il prit le général par le bras et l'entraîna.

—Il faut un commencement à tout, murmura-t-il ; qu'est-ce qui vous fait douter de l'imminence de cette révolution ? Parce que l'on n'est pas encore allé vous avertir ? Mais ne vous connaît-on pas assez ? Ne sait-on pas que vous êtes prêt à donner votre vie pour le triomphe de vos opinions ?

Le général eut un geste enthousiaste.

—Oui, je suis prêt, s'écria-t-il d'une voix vibrante.

—A la bonne heure ! répondit Miquet ; eh bien ! cet avertissement que vous attendez, va

vous être donné. Les comités séparalistes se sont déjà réunis et ils ont décidé qu'ils feraient appel à votre dévouement.

Le général n'en revenait pas et il demanda d'une voix que l'émotion étranglait :

—Comment le savez-vous ?

—Parbleu ! je le sais, parce que c'est moi qui suis chargé de vous prévenir.

Pour le coup, M. Mendès ouvrit de grands yeux.

—Vous !

—Oui, moi ; mais cela paraît vous surprendre ?

—En effet, je me demande comment il se fait qu'on ait pris un étranger pour intermédiaire.

Pierre Miquet prit aussitôt une physionomie attristée.

—Alors, murmura-t-il, pour vous, je suis un étranger ?

Et sa voix s'était faite émue, attristée.

Le général lui saisit les mains.

—Que dites-vous là ? s'exclama-t-il : un étranger ! non, mon bon ami, vous êtes presque mon fils, et j'ai confiance en ce que vous me dites.

—Vous avez raison de me croire, répondit le misérable d'un ton pénétré, et vous avez raison de m'appeler votre fils ; car c'est le bruit de mon mariage avec Mlle Merced qui m'a valu la confiance des comités.

—C'est providentiel ! murmura M. Mendès, abasourdi.

Miquet l'examinait à la dérobée pour voir si le doute ne se cachait pas sous cette exclamation. Non, le général était bien convaincu de sa sincérité.

Alors, estimant qu'il était temps de frapper le grand coup, il demanda d'un air mystérieux :

—Savez-vous ce que j'ai là, dans mon portefeuille, avec mission de le remettre entre vos mains ?

—Non... je ne devine pas...

—Eh bien ! j'ai vingt mille piastres que les comités vous prient d'accepter pour user au mieux des intérêts de la cause.

—Vingt mille piastres !

La somme était forte, en effet, et le bon général crut un moment avoir mal entendu.

—Vingt mille piastres ! répéta-t-il... c'est bien vrai ?

Miquet ne put retenir un sourire.

—Puisque je vous dis que je les ai là, sur moi, répondit-il... d'ailleurs...

Il fouilla dans sa poche, il prit dans son portefeuille une liasse de banknotes qu'il tendit à M. Mendès.

Celui-ci hésitait à les prendre ; son visage était devenu rouge comme une pivoine et un petit tremblement nerveux agitait ses lèvres.

—Faut-il que je vous fasse un reçu ? demanda-t-il.

L'ingénieur eut un geste de désinvolture superbe.

—On ne m'en a pas réclamé, répondit-il, pourquoi voulez-vous que j'agisse autrement vis-à-vis de vous ?

L'ébahissement du général allait croissant.

—D'ailleurs, ajouta Pierre Miquet, ces premières piastres ne sont qu'un premier versement, pour préparer vos moyens d'agir ; la caisse des comités, m'a-t-on dit, est pleine jusqu'aux bords et toutes les sommes qu'il vous faudra vous seront fournies à l'heure où vous en aurez besoin.

Du coin de l'œil, tout en parlant, Miquet surveillait le général et il constata, non sans une vive satisfaction, le rayonnement qui illuminait le visage du vieillard, tandis qu'il serrait soigneusement dans son portefeuille la liasse de banknotes qui venait de lui être remise.

Non pas qu'il songeât à profiter de cet argent pour lui-même et sa famille ; mais tout réalisait le rêve politique qui était cher et qui le hantait depuis longtemps, cette ouverture le tirait d'une situation désespérée ; en lui-même il ne pouvait s'empêcher de remercier la Providence qui faisait si justement coïncider ce mouvement du parti séparatiste avec le besoin pressant dans lequel il se trouvait.

Cependant, comme c'était une nature foncièrement honnête, il eut un scrupule.

—Il est probable, balbutia-t-il, que mon traitement officiel va être supprimé...

—Les comités l'entendent bien ainsi, riposta Pierre Miquet avec chaleur... il serait indigne

du parti séparatiste que son chef acceptât quoique ce fut de ce gouvernement misérable et vous êtes autorisé à prélever sur ces vingt mille piastres le double de votre traitement actuel.

Le général secoua la tête.

—Non, dit-il, je me contenterai de ce que j'ai actuellement : ce sera juste ; autrement ce serait de la spéculation.

—A votre fantaisie, mon cher monsieur.

Tout à l'important sujet qui les occupait, les deux causeurs ne remarquaient pas que des groupes nombreux s'étaient formés sur la place de la Cathédrale et que ces groupes les examinaient avec une attention toute particulière, semblant attendre quelque chose.

Sans doute Pierre Miquet le remarqua-t-il, car prétextant d'un rendez-vous important avec l'ingénieur divisionnaire, il prit congé du général et s'éloigna rapidement.

Aussitôt, plusieurs individus se détachèrent des groupes et vinrent saluer M. Mendès y Tendura, tout surpris.

C'est que l'article de l'*Éclairneur* avait fait son chemin : sous les ordres de Jackson, on avait fait un tirage exceptionnel, des exemplaires, en nombre considérable, avaient été distribués partout graduellement et les partisans de la séparation des États s'étaient laissés prendre à cette amorce habilement jetée pendant que le général bavardait avec Miquet, en face des bureaux du journal.

Une seconde édition avait été lancée, dans laquelle l'article avait été remanié et appuyait d'une manière plus positive sur le rôle de l'honnête et énergique soldat, dont le nom était si populaire d'un bout à l'autre de l'État de Panama.

En sorte que des curieux et des exaltés étaient sortis de leur maison pour aller s'informer à l'*Éclairneur*.

Et, pendant qu'il discutait avec Pierre Miquet, le général ne se doutait pas que ces mêmes garçons qu'il avait si mal accommodés tout à l'heure, le désignaient tout bas aux questionneurs en disant, selon les instructions de M. Pitt :

—Oui, le général Mendès y Tendura est d'accord avec nous ; il sort de nos bureaux où il a eu, ce matin, le plus sérieux entretien avec notre rédacteur en chef ; si ce n'est pas lui qui a rédigé l'article, nous pouvons, tout au moins, affirmer qu'il en a corrigé les épreuves... d'ailleurs, regardez là-bas, en face, près de la cathédrale, et voyez comme l'honorable général cause avec animation...

Et une foule d'autres cancas diversifiés selon l'esprit des donneurs de renseignements.

Et le mouvement annoncé par Pierre Miquet, lequel n'avait d'autre base que l'article imprimé par l'*Éclairneur*, commença effectivement à se produire ; les esprits s'échauffaient et les idées de révolution fermentaient.

En quelques heures, les séparatistes de Panama qui, la veille, ne songeaient aucunement à se remuer avaient envisagé très sérieusement la perspective d'un bouleversement politique.

Les émissaires de la banque "Schmidt Jackson and Co" n'étaient, bien entendu, pas restés inactifs, et toute la population des faubourgs, tourbe de gens n'ayant rien à perdre et espérant tout gagner au désordre, s'était mise en branle.

En sorte que le brûlot lancé par Pierre Miquet avait produit beaucoup plus d'effet et surtout avait agi avec une bien plus grande rapidité que l'ingénieur lui-même ne l'avait supposé.

Non seulement la nouvelle s'était répandue dans Panama, mais des ballots de l'*Éclairneur* avaient déjà inondé Colon et il en avait été jeté, en route, à toutes les stations du chemin de fer.

Quand Pierre Miquet quitta le général, le premier mouvement de celui-ci avait été de retourner à la villa *Santa Virgen*, auprès de sa femme et de sa fille, pour les rassurer et les mettre au courant de ce qui se passait.

Mais il comptait sans le bruit fait autour de son nom ; il fut immédiatement entouré par une vingtaine d'individus qui proposèrent de se rendre à la grande taverne de San Pablo, où l'on organiserait un meeting.

Bon gré, malgré, il fallut que le général se prêtât au désir de ces gens-là qui, criant et vociférant, l'emportèrent presque en triomphe.

Les groupes se précipitèrent à la suite, formant une petite armée qui allait se grossissant des passants, de flâneurs, des curieux, même des commerçants ; une manifestation politique n'était-elle pas plus intéressante que toutes les autres affaires !

Et le général, porté sur les épaules de ses partisans si subitement déclarés, fut obligé, depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à sept heures du soir, de prononcer une dizaine de discours, applaudis avec un bruit infernal et arrosés d'une quantité formidable de whisky, d'aguardiente et d'anisado.

Enfin, à sept heures, quand on eut bien bu et bien braillé, on lui accorda la liberté d'aller dîner en famille, mais il dut promettre de revenir au plus tôt pour satisfaire l'enthousiasme des ouvriers et employés, libres seulement le soir.

Ainsi se passa le premier acte d'un drame dont le père de Merced semblait avoir la direction, auquel il ne songeait pas vingt-quatre heures auparavant et dans lequel, en réalité, il ne jouait qu'un rôle de marionnette.

Et, cette nuit là, les vingt mille piastres de M. Jackson furent un tant soit peu écornées pour le bien de la cause et la grande satisfaction des gossiers des séparatistes altérés.

XVIII.—OU CEUX QUI CHERCHAIENT DOLORÈS, LA RETROUVENT.

La cloche de l'hôpital de Panama sonnait un glas funèbre.

On venait de transporter à la chapelle le cercueil dans lequel dormait de l'éternel sommeil l'abbé Rigal, mort après deux jours d'agonie épouvantable : telle avait été la conséquence des soins assidus dont l'avait entouré Pierre Miquet.

Un fourgon attendait dans la cour, prêt à conduire à la gare, après le service, le corps qui devait être embarqué à Colon, à destination de Marseille : ainsi le demandait le défunt dans le testament qu'il avait préparé dès le lendemain de son débarquement sur cette terre au climat meurtrier.

Il avait fait le sacrifice de sa vie ; mais en quittant la France il avait promis à ceux qui l'aimaient et dont il se séparait pour toujours, peut-être, qu'il ne leur refuserait pas la satisfaction de venir prier sur sa tombe.

Quoi de plus terrible, en effet, que d'apprendre la mort lointaine d'un être qui vous est cher ? quoi de plus triste, que de le savoir reposant là-bas, dans une terre inconnue, où nulle main amie ne viendra déposer sur sa tombe la fleur du souvenir ?

L'aumônier célébrait le Saint Sacrifice en présence de quelques malades convalescents et des sœurs de charité qui avaient tenu à donner au défunt, par leur présence, un dernier témoignage de sympathie et de vénération.

Mme Mendès y Tendura, sa fille et le général, très affectés, assistaient à cette triste cérémonie : Merced, le visage caché dans les mains, pleurait avec abondance la mort de cet homme de bien vers lequel, tout de suite, son cœur avait été entraîné, et qui les avait entourés, elle et sa mère, durant la traversée, de soins si touchants.

A côté d'eux, l'ingénieur Miquet, debout, la tête penchée sur la poitrine, écoutait le service divin, immobilisé dans sa douleur.

Derrière ce groupe, à demi caché dans l'ombre d'un pilier, un homme était agenouillé sur les dalles.

Il portait le costume un peu grossier d'un contre-maître de chantier ; ses mains, croisées, dans l'abandon de la douleur, étaient, bien que brûlées par le soleil, fines et distinguées, et ses pieds chaussés de grosses bottes, avaient cependant une élégance qui dénotait la race.

Sur son visage bruni, deux ruisseaux de larmes coulaient silencieusement, et dans ses yeux, qui ne quittaient point le modeste cercueil, on lisait le regret poignant de celui qu'ils ne verraient plus jamais.

Cependant l'office était terminé, et, lentement, la famille Mendès gagnait la porte de la chapelle ; Pierre Miquet l'avait précédée au dehors, afin de veiller lui-même aux préparatifs du départ.